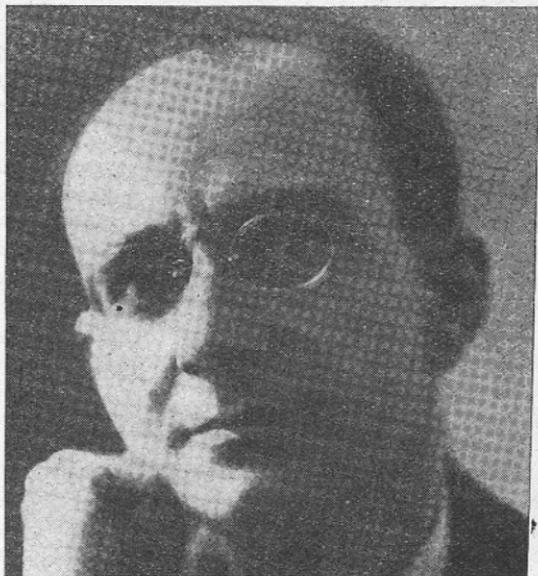


Lucien CHEVAILLIER n'est plus

Le dimanche 30 janvier, Lucien Chevaillier, qui passait la soirée chez des amis, se plaignit d'un léger mal de gorge. Le lendemain, il fallut d'urgence le transporter dans une clinique et pratiquer la trachéotomie. Le mercredi 3 février, il rendait le dernier soupir.

Cette disparition si brutale, si imprévue, a jeté la consternation dans le milieu musical où l'on tenait en haute estime ses compositions et ses écrits. Des relations cordiales, qui remontaient à plus de vingt ans, nous avaient fait apprécier sa nature droite, franche, indépendante et modeste, autant que sa solide culture et sa pénétration d'esprit. C'est avec une vive et profonde émotion que nous prions Madame Suzanne Chevaillier d'agréer nos sentiments de condoléances.

José Bruyr, il y a quinze jours à peine, avait décidé Lucien Chevaillier à lui accorder un Entretien. Nous le publions ici sans y rien changer, car, dans sa forme alerte et spontanée, il contient comme le testament artistique de notre ami disparu. (N.D.L.R.)



Lucien CHEVAILLIER

Un entretien avec... Lucien CHEVAILLIER

Comme j'allais un jour « entretenir » à mon habitude certain musicien qui ne me connaissait encore que par ce que j'avais écrit des entretiens semblables à celui que je lui demandais, il me dit :

— *Vous êtes bien tel que je vous avais imaginé...*

C'est que sans doute rien n'en apprend plus long sur les gens que de les entendre parler des autres. (Une pensée qui pourrait servir à l'Eloge de la Calomnie... ou du Papatage.) Je n'aurai donc pas grand-chose à vous révéler, la photo aidant, de Lucien Chevaillier, puisque vous le lisez ici-même, voici deux ans, alors que, pris d'une vocation dont j'ai hérité, il allait entretenir Widor ou Poulenc, Swan Hennessy ou Pierre de Bréville. J'avais même un instant espéré que, reprenant, pour un numéro le stylo de l'écrivain sinon le crayon de l'interviewer, Lucien Chevaillier vous aurait parlé, à ma place de Lucien Chevaillier : vous aviez tout à y gagner ! Mais rien qu'en relisant — et vous n'avez rien à y perdre ! — ses Entretiens... avec Arthur Honegger et Henri Rabaud, vous saurez déjà qu'il est né, comme cela ne se voit plus guère, entre la rue Fer-à-Moulin et la rue Barbanègre (« Je suis Parisien de Paris », *Guide du Concert*, 1929, p. 759) et qu'il fume la cigarette comme tout le monde (loc. cit. p. 440). Enfin, vous ne pourrez plus ignorer, cette lecture faite, quel esprit agile, caustique et divers est le sien, dont la subtilité n'est pas sans traîtrise (« Je pousse mon interlocuteur, écrit-il, sur un terrain brûlant »). Aujourd'hui, *mutatis mutandis*, je voudrais lui rendre la pareille. Mais pourquoi parler latin ? Ce licencié ès-lettres et philosophie, nourri de logique cartésienne, a répondu à tout en clair français. Une musique sans arrière-pensée ne vaut rien, disait Chopin. Je suis sûr qu'il n'est pas de cet avis-là, ni pour la musique, ni pour les livres. Car c'est de livres, c'est d'un livre qu'il s'agit d'abord entre nous et qui — ou je n'y entends rien ! — doit bientôt faire quelque bruit dans la mare aux esthètes, musicos et autres croque-sols.

— *Je n'ai plus rien à perdre, me dit-il.*

Ce livre, encore manuscrit, le voici. Lucien Chevaillier s'est assis à mon côté ; nous le feuilletons. Page de garde : *Le Troupeau d'Orphée*. Dédicace : Au public.

Vous voilà prévenus : « Au public » et non point aux croque-sols, musicos et autres

esthètes. Ni aux critiques ! Lucien Chevaillier est orfèvre, et je le suis. N'importe ! Il a, pour le critique, à peu près le même surréaliste irrespect que Louis Aragon : « Un critique au nom en cri de perroquet... » Pourquoi Orphée chantait-il tout d'abord ? Pour apprivoiser ces « oiseau »-là ? Non point ! Pour ne pas être mangé par les loups. Et pour ne point l'être, il faut d'abord gagner leur cœur. Tout est là. Une œuvre n'existe que pour l'auditeur, et par lui.

— *Diderot disait déjà : « Qu'est-ce que ce tableau représente ? Mais cela dépend de celui qui le regarde !... »*

Et ne dites pas trop vite : Bah ! la belle évidence ! Car si Lucien Chevaillier a l'air de pousser ainsi une porte un peu plus qu'entrebaillée, il en enfonce, d'un solide coup de bouton, quelques autres solidement verrouillées. Car ce petit livre de logicien et de poète (mais oui, de poète) traite ce chapitre en chapitre — et les voilà bien, les terrains brûlants ! — d'Orphée-Critique, d'Orphée-Harmoniste, d'Orphée-Musicien de théâtre. Mais sur ce point, le secret professionnel ne me permet pas d'en dire plus long.

De tout cela, d'ailleurs, Lucien Chevaillier ne parle qu'ex-professo, puisqu'il commença dans la vie par décrocher coup sur coup trois prix : harmonie, fugue et composition. Des sa sortie du Conservatoire, il devient répétiteur interimaire et ensuite suppléant de Lavignac. Il l'est dix ans. Puis Lavignac disparaît. Mais Lucien Chevaillier ne lui succède pas.

C'est de ce jour-là qu'il n'a plus eu rien à perdre, et qu'il a gagné le droit de tout dire. La musique française, elle, au moins, n'y a rien perdu. Nous voici en 19 : on la réorganise ou plutôt on l'organise en Alsace-Lorraine. Et relisez maintenant l'Entretien de Chevaillier avec... Guy Ropartz, dans le *Guide* du 22 février 1929 : il vous y raconte comment il vint se mettre à Strasbourg aux ordres du nouveau directeur du Conservatoire de la ville, le compositeur du *Pays*. Desormais, Lucien Chevaillier occupera la une chaire (celle d'histoire de la musique) qu'il ne quittera plus que pour le fauteuil directorial de l'École de Musique de Belfort, fondée en 1926 par Camille Thiand.

Mais devant moi, il se contente du confortable fauteuil de son studio d'Auteuil : et il n'est pas sans le quitter non plus, celui-là, entraîné par le mouvement d'une improvisation dont ce résumé au ralenti ne donne qu'une minable idée.

— *Musiciens, nous sommes maintenant fourvoyés dans une impasse, me dit-il : Stravinsky en donne la preuve avec génie. Ne me parlez-vous tantôt de Clément Vautel, encensant Louise et moquant Pelléas ? J'adore Pelléas, vous pensez bien, et je compte parmi les « pelléastes » de la première heure : n'empêche que Pelléas reste une œuvre-impasse, elle aussi, tandis que Louise est une œuvre qui se situe, malgré ses traces de wagnérisme, dans la grande tradition française. D'ailleurs, le public ne s'y trompe pas. Vox populù... et c'est toujours à cette voix-là qu'il faut en revenir.*

— Ce n'était pourtant pas l'avis de Shakespeare. Vous savez qu'il disait déjà préférer l'applaudissement de quelques esprits élevés à ceux d'une salle pleine de spectateurs vulgaires.

— *Monsieur, en 1926, l'Opéra-Comique me joua un petit acte intitulé Le Poème du Soir. Le public, le bon gros public dont il est de mode de se gausser « marchait », excusez le mot. Et je me serais bien passé des mandarins abstrauteurs de quintessence qui voulaient lui prouver qu'il avait tort ! C'est qu'il nous faut aujourd'hui lutter contre un snobisme pire vingt fois que la veulerie de goût du temps de nos grand-mères. Moderne ou antimoderne, bêtise que tout cela. On a vilipendé le vérisme italien. Voilà : j'aime Puccini...*

— Mais vous allez vous faire excommunier !

— *Et par quelle église ? D'ailleurs, je le suis déjà. Le public, croyez-moi, ne va au théâtre que pour y trouver une poésie qui n'est pas si absente que certains veulent bien le dire de Madame Butterfly ou de la Vie de Bohème. L'illusion scénique n'est que l'évasion de la réalité, surtout en notre temps où toutes les évasions sont à l'ordre du jour. L'amour maternel est un sentiment qui n'a rien donné au théâtre : c'est sans doute qu'il est trop naturel, trop quotidien. J'ai pourtant tenté de le prendre pour base d'un drame lyrique intitulé Miette Lacmel qui fut joué à Strasbourg en décembre 22, et avec un succès que la presse, au moins, enregistra. La partition est toujours à la disposition de ces MM. Directeurs qui auraient une soirée à perdre...*

— ... ou qui sait ? à en gagner une.

— *Mais il n'y a pas que ces MM. Directeurs qui n'ont plus le temps de lire de la musique...*

— Un homme pressé est un homme fou. Souvenez-vous : c'est vous qui l'avez dit...

— ... *il y a ces MM. Chefs d'Orchestre qui s'avisent peut-être un jour de certain triptyque à ma façon intitulé Danseuses.*

— Tout arrive même ce qu'on désire : la sagesse antique l'assurait.

— *Mais peut-être ne le désiré-je pas assez, et certaine sagesse — celle du Livre de Manou — m'a aussi inspiré l'œuvre scénique à laquelle je tiens le plus : elle serait destinée à un théâtre d'avant-garde. Son titre ? La Retraite dans la Forêt. Vous savez peut-être que d'après le Manava-Dharma-Câstra, le père de famille, lorsqu'il a vu ses enfants quitter le toit paternel et fonder de nouveaux foyers, doit faire retraite dans la forêt et y attendre, dans la contemplation et la prière, l'heure choisie par Brahma de glisser sous la nappe silencieuse...*



Mais à ce point, notre conversation dévia. Pourquoi ? Je ne saurais trop vous le dire. Peut-être seulement parce que ce musicien était féru avant tout de philosophie et d'histoire des religions.

... Une sympathie chaude et agissante émanait ainsi de ce grand garçon riche de savoir et de projets, riche surtout — n'ayant plus rien à perdre — d'espérances...

Or, notre bavardage se prolongea jusque sur le seuil. Et là :

— *Je suis autant que vous, me dit-il en réponse à mon adieu, charmé de vous connaître, désormais mon cher confrère... Et nous n'en resterons pas là, je l'espère...*

Je lui répondis :

— A bientôt.